

Les langues à Mayotte vues par les Mahoraises : problème de genre ou de génération ?

La question du genre est vive car l'actualité a montré qu'elle déchaînait passions et réactions extrêmes. Pourquoi ? Certainement parce que cette question nous touche toutes et tous et que les clichés ont la peau dure. La linguistique elle-même n'est pas épargnée par cette polémique et afin d'y apporter un éclairage scientifique, pour contrebalancer un obscurantisme intellectuel féodal, il peut être intéressant d'analyser les usages sociaux langagiers sous l'angle de l'approche « genrée » d'une langue.

Ainsi, parce que l'on parle couramment de langue « maternelle », j'ai voulu en savoir plus sur la légitimité de cet adjectif lié *comme un enfant à sa mère* à son substantif. Pourquoi ne parlerait-on pas de langue « paternelle » ? Le premier lien social, c'est-à-dire le langage puis la langue, serait-il tissé principalement, en premier lieu, par les femmes ?

Ce simple questionnement permet à chacun de remonter dans les limbes de sa mémoire et de constater, si tant est que l'on soit de bonne foi, que dans notre contexte social et familial, le rôle du féminin ou du masculin dans l'apprentissage de la langue n'a pas déterminé notre orientation sexuelle, sinon homosexualité et misandrie seraient reconnus unanimement comme des paramètres sociétaux puisqu'effectivement, comme mon étude sur le rôle des femmes dans le rapport aux langues à Mayotte le montre, ce sont elles qui, dans la plupart des cas, transmettent les langues : « Ce sont les femmes qui traditionnellement transmettent la langue car c'est elles qui s'occupent des enfants bien que cela commence un peu à évoluer », nous dit Fatima, jeune femme divorcée élevant seule sa fille de 8 ans. Sitie Marie, institutrice, pense également que ce sont les femmes qui apprennent la langue : « Les hommes s'en fichent » dit-elle plus radicale, « moins maintenant, mais quand même... ».

Pour Anrifati, employée de maison à fort caractère, c'est clair : « elles décident de tout ici. » Lors des émeutes qui secouèrent l'île en novembre 2011, un article parut sur le rôle des femmes dans les manifestations.

D. Ali, manifestante, employée du Conseil Général en grève donna son avis :

Ce sont en majorité des femmes qui manifestent et qui font la queue dans les magasins. Cela fait partie de l'histoire de Mayotte, même avant sa séparation d'avec les îles de l'archipel des Comores, c'était toujours les femmes qui étaient en avant. Ce sont elles qui osent. Les hommes ont les responsabilités mais ce sont les femmes qui les assument. Il y a toujours des femmes derrière qui conseillent, qui expliquent, qui soutiennent. Que ce soit politique ou syndical ou encore dans la vie quotidienne, ce sont toujours les femmes qui préparent et les hommes qui consomment. (Roy, 2011)

Le sens commun devrait donc permettre de faire évoluer les représentations sur la notion de genre et sur les rôles qui sont conférés à chacun... L'avenir nous le dira.

Être femme à Mayotte m'a mise en face d'un monde binaire. Que ce soit au travail, en famille, dans les associations, au quotidien, la société mahoraise, bien qu'en transition, est une société bipartite où hommes et femmes ne se mélangent pas, où chacun a son rôle, ses espaces, ses domaines de prédilection, ses rites, ses danses et ses chants. *Qu'en est-il des langues ?* Me suis-je alors demandé. Or, mes recherches m'ont montré que les langues étaient le terrain sur lequel se retrouvaient hommes et femmes : pas d'expressions interdites pour les unes, par de mots prohibés pour les autres. Les langues à Mayotte n'ont pas de sexe, ce qui ne rend pas la situation sociolinguistique de l'île plus angélique pour autant, loin de là. En effet, dans cette ancienne colonie française, maintenant 101 département français, les langues portent le lourd fardeau du passé et les représentations que véhicule chacune d'elles ne favorisent pas l'harmonie entre les deux langues majoritaires de l'île, le shimaoré et le français.

Enseignante sur le terrain, mon questionnement fut de me demander si la vision des femmes mahoraises convergerait vers un même objectif pour résoudre certains problèmes sociolinguistiques que j'avais pu observer. En effet, selon la terminologie d'Henri Boyer (1991b, 1997), shimaoré et français sont des langues en *contact* mais, stigmatisées, elles se retrouvent rapidement en *conflit*. Elles étaient et sont encore prétextes à des tensions communautaires entre Métropolitains, Mahorais et Comoriens :

L'utilisation d'une langue reflète ce qui se passe dans la société au sens large. Lorsque l'usage d'une langue change, c'est le signe d'un bouleversement social qui peut avoir des causes environnementales, économiques ou politiques. (Nettle et Romaine, 2003, p. 88)

Pourquoi faire une étude par le biais du regard des femmes ? Pourriez-vous, à votre tour, vous demander. Outrepassant toutes tergiversations féministes, passer par le prisme de leur regard « genré » m'a permis de renouveler des recherches déjà existantes sur les langues à Mayotte, faites par Josy Cassagnaud (2007, 2010) ou Foued Laroussi (2009a, 2009b). Je voulais dégager la réflexivité qu'elles pouvaient avoir sur leurs pratiques langagières, en ciblant les usages qu'elles faisaient du français et du shimaoré. L'idée était de rendre compte, d'après elles, de l'avenir des langues à travers leurs regards de femmes, d'épouses et de mères, d'autant plus lorsque je pris connaissance de leur rôle majeur dans l'Histoire de l'île, Les femmes ont, en effet, tenu le rôle principal dans un fait exceptionnel de la décolonisation française puisqu'elles ont lutté pour que Mayotte reste dépendante de la France dans le but de rester, elles, indépendantes. Leur combat m'a fascinée et leur détermination m'a séduite.

En 1966, alors que l'Union des Comores voulait rallier Mayotte à leur cause indépendantiste, les Mahoraises ont fomenté des complots et créé des commandos de Chatouilleuses qui accueillaient sur le sol mahorais chaque dignitaire comorien afin de le ridiculiser à coup de chatouilles, quolibets et grimaces. Leur lutte dura presque 10 ans, en bataille rangée avec la milice qui tua et blessa plusieurs d'entre elles, pour finalement aboutir au découragement des autorités comoriennes qui se dirent que finalement, avoir au sein de l'Union une île sur laquelle les femmes s'autorisaient un tel comportement, défiant les lois de la Charia — cela ne valait pas la peine. C'est ainsi que, ayant le champ libre, les Mahoraises multiplièrent les meetings et firent voter en 1974, par référendum, la volonté de rester dans le giron français en devenant un Territoire d'Outre-Mer, à la grande surprise des Comores et de la France elle-même. Les Mahoraises virent en la France le pays des Droits des Femmes et du développement social et économique. L'avenir leur donna raison puisque 37 ans plus tard, en 2011, Mayotte devint le 101 département français alors que les Comores font désormais partie des états les plus indigents au monde, poussant leur population à l'exode et à la clandestinité. Historiquement, les femmes ont donc eu un impact fondamental sur la géopolitique de l'île, et rien que pour cela, elles méritaient de faire l'objet d'une étude.

De plus, au quotidien, ce sont elles qui osent venir au collège, soucieuses de l'avenir de leurs enfants, qui osent participer aux cours de Français Langue Étrangère que je proposais par l'intermédiaire du GRETA. Toutes ces femmes, toutes ces mères, avaient compris que c'est par la langue que leur émancipation pouvait commencer ou perdurer, et que

se débrouiller en français était un moyen de comprendre ce que leurs enfants faisaient à l'école :

Mayotte se trouve aujourd'hui confrontée aux difficultés et paradoxes que rencontre n'importe quelle société en évolution rapide, a fortiori dans un écosystème restreint, dont les équilibres internes sont fragiles et c'est par les progrès de l'éducation que les femmes sont en train de changer fondamentalement les choses¹. (Fasquel, 1998)

Pour finir, humainement, ce sont elles qui m'ont accueillie, ma famille et moi, dans leur quartier, nous Métropolitains chrétiens, elles, Mahoraises musulmanes. Au sens propre et au sens figuré, elles m'ont tendu la main puisque les hommes refusaient de le faire. Sans doute, avais-je « mauvais genre »...

Aussi, mes travaux ont été une façon de rendre hommage à ces femmes mais aussi une façon de légitimer et de rendre justice — et oui, hélas, il est encore nécessaire de le faire — à leur rôle primordial par le passé et pour l'avenir de Mayotte, notamment à travers leur façon de concevoir les langues en complémentarité et non en rivalité. Une fois encore, la linguistique rejoint la sociologie et réciproquement, comme si les représentations des langues étaient des projections des relations entre genre masculin et genre féminin.

Mon corpus s'est attaché à montrer les usages, les ruptures, les interactions, l'évolution des langues et de leurs représentations au sein d'un échantillon de cinq femmes mahoraises s'étalant sur trois générations, toutes couches sociales confondues : deux adolescentes de 15 ans, dont une déjà mère, deux jeunes femmes, l'une institutrice et l'autre secrétaire de direction, enfin, une quinquagénaire, employée de maison. Mon dispositif d'enquête s'est déroulé en deux étapes : une première fois lorsque j'étais encore moi-même sur place, au printemps 2012, puis, une seconde fois, à la fin de cette même année, par l'intermédiaire d'une amie, qui, à l'heure où j'écris cet article est toujours en poste à Sada.

J'ai commencé mon exploration de recherche par l'étude du contexte sociolinguistique de Mayotte et du lien entre l'Histoire de l'île et celle des femmes. Puis, j'ai observé le rapport de proximité et de rejet entre le français et le shimaoré à la lumière des réflexions de Louis-Jean Calvet (1981, 1984, 2002, 2005, 2011) et Henri Boyer (1991a). L'analyse sociolinguistique de l'enquête m'a permis d'avoir un vaste corpus d'expressions du quotidien en shimaoré et en français, celles oubliées ou empruntées à d'autres langues afin de me donner des clés pour entreprendre l'analyse

¹ Fasquel J. Inspecteur d'Académie, Directeur de l'enseignement (1994-1997).

des discours de ces femmes sur l'avenir des langues à Mayotte. Ayant dégagé les grands thèmes qui ressortaient des données recueillies lors des entretiens, je me suis intéressée à l'alternance des langues dans les pratiques langagières de ces femmes afin de diagnostiquer s'il y avait un rapport diglossique entre le français et le shimaoré, dans la cellule familiale et dans le réseau social. Je me suis ensuite focalisée sur ce qu'elles disaient des représentations identitaires des langues et comment elles voyaient leur cohabitation à l'avenir. Enfin, le désir de normaliser le shimaoré à l'écrit s'est avéré récurrent dans trois des cinq entretiens à travers lesquels la crainte d'une prise de pouvoir du français sur le shimaoré qui, par sclérose lexicale et négligence communicationnelle finirait par s'exclure lui-même, restait palpable.

La synthèse de cette enquête a montré que les femmes voient leur plurilinguisme comme une chance et non un poids, comme une ouverture sur le monde et non comme une intrusion langagière parasitante, comme la condition de leur identité mahoraise. Le souhait de ces femmes serait seulement de voir leur langue maternelle reconnue comme une richesse linguistique participant à la diversité de l'espace linguistique français et de l'Océan Indien, et non comme un dialecte mineur comme c'est encore le cas puisque le shimaoré est le grand absent des options du bac dans les lycées de Mayotte, faute d'accord des autorités locales sur sa normalisation écrite.

Le regard qu'ont porté les femmes sur la situation sociolinguistique actuelle à Mayotte fut loin d'être complaisant. Selon elles, le français est indispensable mais sa pratique, loin d'être maîtrisée, relève d'une nécessité alimentaire : seules les jeunes générations lui donnent parfois une telle dimension affective qu'elles l'intègrent dans leur pratique langagière quotidienne (quatre des cinq femmes interrogées faisaient partie de cette nouvelle génération, mais Anrifati adoptait le même discours). Les représentations sur la langue française sont saturées d'affects négatifs : langue d'une administration hermétique et répressive, langue d'une école qui n'a pas de sens, en bref, le français reste pour beaucoup la langue des colons. À travers les entretiens, j'ai pu ressentir cette méfiance entre français et shimaoré. Méfiance qui reflète celle qui règne entre les communautés, la langue étant un miroir social sans faux teint. Les Mahorais se cherchent : ils ne se sentent pas appartenir à l'espace français mais en revendique le statut. Ils sont Mahorais avant tout, mais n'arrivent pas à se mettre d'accord sur ce que cela veut dire.

Les femmes interrogées ont été les porte-paroles de ce malaise schizophrénique sans toutefois y apporter leur crédit. Pour leur part, elles sont à la fois en rupture et en continuité, parfois sans en avoir conscience. Elles savent qu'elles sont les charnières entre deux époques, deux communautés, deux modes de vie, deux façons de concevoir l'avenir, deux définitions de la famille, enfin et surtout, deux langues. Elles savent que c'est à leur génération en transit de proposer des solutions pour que la paix sociale règne et que les langues en seront le média principal. Il y a de cela presque 40 ans ce sont les femmes qui ont invité les hommes à se lier définitivement à la France, pour se détacher à jamais de l'emprise des Comores. La démarche était intellectuelle, politique, réfléchie, elle émanait d'une élite de femmes charismatiques qui a su entraîner les foules mais la volonté de faire sien le système et donc la langue française, n'a jamais été unanime au sein de la population mahoraise. Aussi, c'est à elles, encore une fois, que revient la lourde tâche de prendre en main le destin de Mayotte et elles s'y emploient en se donnant un rôle de vigie pour ne pas être les ennemies de leur propre langue (le shimaoré) en le pratiquant de moins en moins, ni celles qui permettront à leurs enfants de s'émanciper sur la scène internationale (le français) en le parlant de plus en plus « mal ». Elles savent qu'il faut que l'alternance perdure mais en se rééquilibrant, que français et shimaoré aient une part égale dans les liens sociaux et non plus que le premier domine le second dans un rapport diglossique. Elles pensent que l'école a son rôle à jouer mais elles sont conscientes que cela pourra se faire seulement lorsqu'une grammaire écrite shimaoraise aura été établie. Cela dépend d'elles et de tous les Mahorais.

Les cinq femmes que j'ai interrogées ont montré la voie à leurs pairs : elles ont fait preuve d'ouverture d'esprit, de bonne volonté et de sincérité et leur regard converge donc vers deux points pour atteindre une fragile harmonie sociolinguistique : la nécessité de la diversité et le rééquilibrage linguistique.

Fatima et Sitie Marie ont l'impression d'avoir été « déloyales » envers le shimaoré car, en bonnes élèves du système français, elles ont le sentiment que la promotion exclusive de la langue française qu'elles considèrent comme un véritable ascenseur social a desservi, au sein de leur famille, la langue de leurs origines. Sitie Marie nous dit :

J'utilise le français par nécessité/ au travail/ mais aussi par réflexe, à la maison, sans y réfléchir// C'est naturel// Je regrette d'ailleurs un peu car je n'ai parlé que français à mes enfants depuis qu'ils sont tous petits alors que j'aurais dû varier// (...)// Il aurait fallu que l'on alterne avec mon mari// lui le shimaoré et moi le français.

J'ai peur que mes enfants perdent leur langue maternelle et ce sera de ma faute// Pour eux, cela fait partie de leur culture et de leur identité mais je l'ai compris trop tard.

Conscientes de cet état de fait, elles essaient désormais, au niveau de leur microcosme familial, de rééquilibrer les usages linguistiques, comme cela devrait être le cas, selon elles, dans le macrocosme sociétal. Elles se définissent comme des Mahoraises françaises et n'imaginent pas leur vie sans le français, qui de ce fait, fait lui aussi partie de leur identité linguistique : « Je parle à mes sœurs toujours en français. Je m'en sers dans la vie quotidienne et à mon travail », dit Fatima.

La jeune Nainti rappelle :

Le collègue est là pour nous apprendre le français/ le shimaoré/ c'est pour les familles/ Le français n'est pas au même niveau que les autres//...// ce n'est pas une langue étrangère/ C'est ma deuxième langue tandis que l'anglais, l'espagnol ou l'arabe sont des langues étrangères.

Ces exemples, parmi d'autres, montrent que le shimaoré et le français ne sont pas rivaux : ils sont complémentaires. Le discours des femmes converge : l'identité linguistique de l'île est souscrite à ces deux langues et l'une ne peut exister sans l'autre. Parler le français et le shimaoré au quotidien est une richesse que les femmes interrogées souhaitent préserver. Pas question pour elles de choisir. Être plurilingue permet à Sitie Marie de s'adapter :

Je m'adapte/ je ne veux pas paraître impolie ou être exclue de la conversation, avec les vieux ou avec les M'Zungus et les M'Djéni// Avec nos amis de notre âge ou avec mes enfants/ on peut commencer une phrase en shimaoré et la terminer en français sans problème/ sans que personne ne s'en rende compte.

Le français n'est pas glottophage, pas plus que le shimaoré n'est un dialecte mineur. Le nœud du problème réside dans le fait que shimaoré et français n'ont pas le même pouvoir attractif :

Les gens voyagent, il y a la télé, les parents luttent pour que leurs enfants aillent le plus loin possible dans leurs études. Tout le monde prend conscience que nous vivons dans un espace fini et qu'on a besoin de s'ouvrir au monde. Pour cela, une seule fenêtre : le français. Les gens sont très contents d'entendre leurs enfants prononcer beaucoup de mots français. Ils s'inquiètent peu de leur mauvais shimaoré... La langue se perd,

s'inquiète Monsieur Rastami, président de l'association SHImaoré MEthodique (Kordjee, Jaquin et collab., 1999). Effectivement, pour les deux adolescentes qu'étaient alors Nainti et Dhaounia, le français leur permettait d'aller en

ville « faire des papiers » sans avoir besoin d'être accompagnées. Au lieu d'aller laver le linge à la rivière ou de labourer les champs, parler français les responsabilisait. Au sein de leur famille, elles étaient des personnes référentes, des entités moins négligeables qu'il valait mieux préserver des basses corvées. Pour elles, le français était un outil de consommation et de modernité, c'était la langue qui allait leur permettre d'avoir la vie à la française véhiculée par la télé. Le français était la langue de leurs rêves au sens propre du terme.

Face à ce miroir aux alouettes, le shimaoré ne fait pas le poids. Le français est le passeport pour la modernité et la « mondialisation », le shimaoré, malgré lui symbolise l'isolement d'une petite île de l'Océan Indien. Ces raccourcis intellectuels feraient sourire s'ils s'arrêtaient à l'adolescence mais le témoignage de Sitie Marie montre que cette naïveté sur ce que véhicule chaque langue perdure jusqu'à l'âge adulte :

Je reprends l'exemple de la télé/ certains de mes amis pensent que tout ce qui se passe à la télé est la réalité/ Il n'y a pas de différence entre réalité et fiction !!! Vous, vous avez conscience de cette différence/ vous avez vu des tournages, l'envers du décor et bien même ces jeunes parents pourtant instruits comme moi, ont vu arriver subitement, comme des cadeaux de Dieu, la télé, les voitures, le confort// et croient tout ce qu'ils voient, tout ce qui est dit//

Ainsi, cette enquête a permis à trois des cinq femmes de prendre du recul et de faire un point réflexif sur leurs pratiques langagières. Ce qui en résulte pour les trois femmes adultes, est que le principal atout du français, en-dehors de sa représentation de langue moderne, est son statut de langue écrite, statut que le shimaoré devrait, selon elles, aussi atteindre pour survivre et acquérir sa crédibilité de langue à part entière. D'après Fatima et Sitie Marie, l'entrée à l'école du shimaoré favorisera l'acquisition et le sens donné au français car, pour l'instant, il y a un malaise :

Nous/ dans le primaire/ on doit tout faire et finalement on ne fait rien// Il faudrait que les enfants sachent déjà lire et écrire leur langue maternelle avant d'apprendre une autre langue mais beaucoup de familles à Mayotte sont illetrées et ne parlent qu'un mauvais shimaoré, alors que voulez-vous faire avec les enfants ?// Ils arrivent au collège en sachant à peine lire et écrire en français car ils n'ont pas été éduqués chez eux// Ils sont perdus et cela donne de mauvais résultats// Même ma fille aînée parle très bien le français mais l'écrit mal/ Le français a été pour elle surtout oral et le shimaoré aussi mais encore moins pratiqué// Et pourtant, je suis institutrice...

Le français leur est indispensable mais ne doit pas être souverain et pour cela, d'après elles, il faut que le shimaoré ait les mêmes outils de diffusion et d'apprentissage que le français. Le passage à l'écrit du shimaoré est, pour Anrifati, Fatima et Sitie Marie, une étape dans l'évolution des représentations et des usages que Mayotte fait de ces langues.

Le dispositif d'enquête tel qu'il a été conçu a donc porté sur deux moteurs linguistiques, sur deux dynamiques des langues : la dynamique individuelle vécue et ressentie en diachronie par chaque femme interrogée en matière d'utilisation du français et du shimaoré et la dynamique collective qu'elles ont vécue et/ou qu'elles aimeraient vivre sur le plan sociolinguistique à Mayotte. Ces deux perspectives m'ont permis de répondre à ma problématique de départ qui était de savoir si le regard de ces femmes pouvait apporter un éclairage pertinent sur les représentations qu'ont les habitants de Mayotte sur le français et le shimaoré et si le discours sur leurs pratiques langagières convergeait vers un même objectif pour résoudre les problèmes sociolinguistiques de l'île.

Individuellement, l'avenir du français et du shimaoré au sein de leur sphère privée est donc assuré car pour elles, ils ne sont pas rivaux : ils leur sont d'une complémentarité essentielle pour assumer leur identité de femme mahoraise car parler le français et le shimaoré leur donne le choix. Le choix d'être une femme du monde, qui regarde au-delà de l'Océan Indien, via la métropole. Assumer leur double identité linguistique leur permet de s'adapter à toutes les situations de la vie. Le regard qu'elles ont porté sur leurs pratiques langagières m'a permis de comprendre, au-delà de mes propres représentations simplistes de départ, qu'au lieu d'être déchirées entre deux mondes, deux cultures, deux langues, ces femmes sont des femmes libres, tout simplement, et ce, en grande partie, grâce à leurs langues. À Mayotte, la maîtrise des deux langues majoritaires, le français et le shimaoré, est un gage d'intégration et d'émancipation pour les femmes et l'enquête a montré que, dans l'Histoire de Mayotte, les langues ont toujours été et sont encore les armes de leur liberté et de leur indépendance.

Collectivement, la vision de ces femmes converge plus vers un consensus linguistique bipartite modéré que vers un militantisme radical en faveur du shimaoré. Elles voudraient que le shimaoré soit un vrai porteur de valeurs et de culture. Au lieu de cela, selon elles, ce sont les Mahorais eux-mêmes qui détournent leur langue pour s'en servir de simple vademecum entre villages, aux effets souvent discriminants. Comme autrefois, certains villages estiment parler le « vrai » shimaoré et méprisent celui des voisins.

Ce déni de la langue de l'autre porte préjudice à l'harmonisation du shimaoré lui-même sans parler de sa cohabitation avec le français. Sitie Marie témoigne :

Les langues peuvent être source de conflits// Vous voyez ce qui se passait quand j'étais jeune entre les gamins de Sada et ceux de Chiconi². Pour que cela n'arrive plus...il faudrait que les hommes soient plus sages//Moi-même, je regrette le comportement que j'ai eu plus jeune// Même au lycée de Mamoudzou, seul lycée de l'île à l'époque où l'on était interne, nous obligeons nos camarades malgaches à parler shimaoré sous peine de brimades, de moqueries// Nous étions majoritaires, donc nous faisons la loi...// Maintenant/ je parle le shibushi³ et j'ai envie de mieux l'apprendre// Comme le français, ce n'était pas facile au début de le parler en tant que Mahorais car nous nous faisons taxer de « snobs » de « M'Zungus » de blancs// Aujourd'hui, tout a changé bien sûr.

Mais, les représentations évoluent lentement car, elle le dira elle-même, persiste un problème d'entente entre les Anciens, dépositaires de la langue, et les jeunes générations :

Je pense qu'il peut y avoir un terrain d'entente s'il y a la volonté de tout le monde pour y parvenir, surtout la volonté des jeunes de notre génération, les jeunes parents de 25 ans à 35 ans, ceux qui ont vraiment vécu ce changement rapide entre l'ancienne société traditionnelle et la vie moderne. [...] D'autant plus que cette volonté est chez les Anciens et notamment chez les vieilles femmes qui elles se sont battues pour tout cela et qui font toujours l'effort de communiquer/ elles se sont battues pour les générations futures et c'est ces générations-là qui posent maintenant problème à Mayotte...

Loin de rejeter la faute sur la glottophagie supposée du français, les femmes de l'enquête ont montré que la langue shimoraise devait être portée et promue, avant tout, par les Mahorais eux-mêmes et que le problème n'était pas générique mais générationnel.

Pour l'instant, ni la population ni les instances mahoraises ne daignent s'attarder sur le statut institutionnel de leur langue, car aucun accord lexical et linguistique n'a été trouvé. Chacun reste dans ses retranchements, au détriment d'une évolution saine et stable de la langue. Les femmes ont évoqué l'idée d'un « réveil », d'une prise de conscience qui puisse

² Sada et Chiconi sont limitrophes mais le premier est réputé pour ses intellectuels et son « aristocratie » shimaoraise alors que les habitants du second, shibushiphones, sont considérés comme des broussards, ce qui donnait lieu - encore aujourd'hui - à de sérieuses rixes entre jeunes.

³ Dialecte d'origine malgache, alors que le shimaoré est d'origine bantoue.

permettre à Mayotte de se rendre visible et crédible aux yeux du monde et selon elles, c'est par la normalisation écrite du shimaoré que cette reconnaissance sera possible.

De la même manière qu'un être humain peut rechercher la part du féminin et du masculin qui est en lui, assumer sa double appartenance linguistique peut permettre d'avancer et de se sentir un-e citoyen-ne du monde à part entière plutôt que d'être identitairement réduit à un espace, une couleur, un sexe, une langue. Les langues sont asexuées, elles appartiennent à qui veut bien être dignes d'elles, c'est en tout cas la leçon que j'ai pu retirer de ce que les femmes mahoraises m'ont enseigné.

Merci à elles.

Références bibliographiques

- Boyer H., 1991a, *Éléments de sociolinguistique. Langue, communication et société*, Paris, Dunod.
- Boyer H., 1991b, *Langues en conflit, études sociolinguistiques*, Paris, L'Harmattan.
- Boyer H., 1997, *Plurilinguisme : « contact » ou « conflit » de langues ?*, Paris, L'Harmattan.
- Calvet L.-J., 1981, *Les langues véhiculaires*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?
- Calvet L.-J., 1984, *La tradition orale*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?
- Calvet L.-J., 2002, *Linguistique et colonialisme*, coll. Petite Bibliothèque Payot, Paris, Payot.
- Calvet L.-J., 2005[1999], *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Hachette.
- Calvet L.-J., 2011, *La sociolinguistique*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?
- Cassagnaud J., 2007, *Mayotte ces langues qui écrivent ton histoire*, Paris, Connaissances et Savoirs.
- Cassagnaud J., 2010, *Jeux et enjeux des langues pour les jeunes de Mayotte*, Paris, Connaissances et Savoirs.
- Fasquel J., Janvier 1998, « Propositions concernant l'évolution du système éducatif », Rapport du groupe de réflexion sur « L'avenir Institutionnel de Mayotte ».
- Kordjee C. B. A., Jaquin M. et collab., 1999, *Apprenons le shimaoré*, Mamoudzou, association SHIME-Le shimaoré méthodique.
- Laroussi F., 2009a, *Langues, identités et insularité « regards sur Mayotte »*, Havre, Publication Universitaire Rouen.
- Laroussi F., 2009b, *Mayotte une île plurilingue en mutation*, Mayotte, Éditions du Baobab.
- Nettle D. et Romaine S., *Ces langues, ces voix qui s'effacent*, Paris, Éditions Autrement, 2003.

Roy G., 2 novembre 2011, « En politique et au quotidien À Mayotte, les femmes préparent, les hommes consomment. », *Égalités*, publié sur [<http://www.50-50magazine.fr/2011/11/02/%C2%ABen-politique-et-au-quotidien-a-mayotte-les-femmes-preparent-les-hommes-consomment%C2%BB/>].